

ANNIE BIRRAUX

Eloge de la phobie

Le fil rouge

puf

Eloge de la phobie

La phobie comme structure originaire du fonctionnement psychique, telle est l'hypothèse — étayée sur les textes freudiens — qui permet de la soustraire du cadre inadéquat des névroses de transfert, et de réfléchir les conditions de sa prise en charge.

Ainsi s'éclaire le « mécanisme obscur » des phobies d'adolescence, symptômes utiles créditant le sujet d'un désir de penser au moment où le narcissisme est mis à mal par la poussée pulsionnelle pubertaire.

Annie Birraux, psychiatre et psychanalyste, est professeur d'Université à Paris VII - Denis Diderot.

Eloge
de la phobie

Le fil rouge

Section 2 Psychanalyse et psychiatrie
de l'enfant

fondée par J. de Ajuriaguerra
René Diatkine
Serge Lebovici

dirigée par René Diatkine
Philippe Jeammet
Serge Lebovici

Annie Birraux

Eloge de la phobie

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7513 00544989 6

T3 8.2 M4 10822



Presses Universitaires de France



Pour Marie-Thérèse Loiseau

*Si elle ne sait pas pourquoi
moi, je le sais.*

ISBN 2 13 046477 7
ISSN 0768-066X

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1994, octobre
© Presses Universitaires de France, 1994
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

Sommaire

Introduction	7
1. La phobie dans l'œuvre de Freud	23
I. Esquisses	23
II. 1895-1900 : essais de cadrage	28
III. 1900-1905 : les conséquences de l'auto-analyse	38
IV. Du petit Hans à l'Homme aux loups	46
1 / <i>L'angoisse chez Hans</i> , 49. — 2 / <i>L'angoisse chez l'Homme aux loups</i> , 55.	
2. La phobie comme structure déjà là	63
I. La structure revisitée	65
II. D'un état des lieux	72
1 / <i>La phobie du père</i> , 72. — 2 / <i>Une archéologie de la phobie</i> , 78.	
III. Dans le champ de l'adolescence	81
3. De la séparation-individuation	95
I. Séparation illusoire ?	100
II. Fonctionnalité et limites du concept	104
III. D'une séparation impossible : le leurre du matricide	107
IV. L'espace de la phobie	117
4. L'élaboration phobique	121
I. De l'inhibition de pensée au travail de pensée	122
II. L'accession à la pensée formelle	130

6 | ÉLOGE DE LA PHOBIE

III. Le trait d'esprit	144
<i>1 / Des considérations personnelles, 144. — 2 / L'étroite solidarité des manifestations psychiques, 147. — 3 / L'intérêt du mot d'esprit dans la société, 150.</i>	
IV. L'intellectualisation et le questionnement existentiel	156
5. Les phobies ordinaires	167
I. L'état phobique	168
II. Les dysmorphophobies	178
<i>1 / L'objet narcissique et la fonction narcissique des objets, 192. — 2 / L'objet transitionnel et l'objet contra-phobique, 196. — 3 / L'objet fétiche, 198.</i>	
III. Les phobies scolaires	202
<i>1 / La problématique de la séparation, 207. — 2 / Le passage à l'acte, 212. — 3 / Phobies et topologie, 221.</i>	
6. Pour conclure : figures du symptôme, structure du cadre	227
I. Symptôme et structure	227
<i>1 / Symptôme et figure, 230. — 2 / Figures du symptôme, 233.</i>	
II. Du symptôme à la figure : la fonction du cadre	235
III. Le monde interne de l'adolescent	238
<i>1 / Le cadre thérapeutique, 242. — 2 / Les cures d'adolescents, 246.</i>	
Bibliographie	251

Introduction

Il n'y a pas d'adolescence sans phobies, pas de remaniement psychique pubertaire sans émergence de ces peurs obscures qui se déploient sur l'environnement, se focalisent sur un objet particulier, se rabattent sur le corps ou sur la psyché pour en limiter, voire en paralyser le fonctionnement. Il n'y a pas d'adolescence sans phobies, silencieuses, discrètes, travesties, compensées ou invalidantes parce que le mouvement phobique est au cœur même du travail psychique de la puberté, instrument de restauration des objets narcissiques défailants et de réduction du clivage qu'instaure l'avènement du corps sexué.

Certes la peur est un phénomène panhumain « et sans la peur les hommes n'auraient pas survécu »¹; mais ce ne sont pas de ces peurs réflexes, de ces peurs apprises dont nous voulons parler : nous parlerons de cette modalité de gestion des affects primaires qui, de manière plus ou moins nuancée, plus ou moins complexe, investissent l'objet externe comme support des menaces qui planent sur la vie psychique du sujet, et plus précisément sur son sentiment d'existence et sur l'éprouvé d'unité de son moi.

La clinique nous donne à voir ces peurs. Il pourrait nous être légitimement suggéré que les adolescents qui nous consultent ne représentent l'adolescence que dans les vicissitudes les plus sombres de son développement, et qu'il n'y a donc pas lieu de généraliser ce constat. Or, l'observation fine, attentive, d'adolescents normaux — si tant est que ce qualificatif puisse être juste lorsqu'il affecte une population qui, par définition,

1. Cité par J. Delumeau, in *La peur en Occident*, Paris, Fayard, 1978.

cherche ses normes — vient au contraire renforcer cette hypothèse. Il n'y a pas d'adolescent qui, à un moment ou à un autre de son développement, ne manifeste ce type de symptôme. L'attention portée au fonctionnement psychique de générations de lycéens (dans un cadre pédagogique) nous a fourni un matériau, à cet égard, d'une extraordinaire richesse : c'est la peur du toucher qui fait que cette adolescente porte des gants pendant les cours ; c'est une phobie des transports qui justifie qu'untel se rende au lycée chaque matin en joggant ; c'est une phobie du penser qui explique l'investissement jusqu'alors inimaginable de l'informatique par tel autre. C'est encore une phobie de l'obscurité que révèle cette insomnie et une phobie de la contamination qui se déguise derrière des rituels de propreté de plus en plus investis. C'est une phobie qui justifie souvent aussi le désinvestissement d'un objet dont le commerce était jusque-là source de plaisir ; c'est une phobie bien tempérée, qui expliquera le pusillanisme et la préciosité naissante d'une petite demoiselle que l'on avait vu grandir « comme un garçon manqué ».

L'inventaire possible des phobies de l'adolescent engage dans une topologie de celles-ci, de l'espace extérieur perçu dans son impressionnante complexité d'objets non maîtrisables, au corps pris lui-même comme objet persécuteur (s'il est par clivage, extérieur au sujet) en passant par les objets nommés — dont on pourra voir qu'ils témoignent d'une capacité élaborative et d'une tentative de mise en sens du problème d'autant plus efficaces que l'objet ou la situation phobiques seront circonscrits — jusqu'à l'espace interne, l'espace psychique dans lequel se déploieront peut-être les stratégies les plus élaborées pour éviter la crainte de l'effondrement et se rassurer sur l'existence de l'objet subjectif.

Dans la plupart des cas, le caractère transitoire de ces symptômes permet de poser l'hypothèse de leur fonctionnalité, de leur utilité au moment du bouleversement pubertaire. Il s'agira de penser les symptômes phobiques comme des expressions d'un mouvement interne, d'une stratégie réorganisatrice de la psyché mise à mal par la réactivation de conflits infantiles inconscients sous l'impact de la poussée pubertaire dont l'issue la plus probable serait l'aboutissement de la conquête d'une identité sexuée.

Dans le même temps que nous observions ces émergences symptomatiques sur un vaste échantillon d'adolescents, indemnes par ailleurs de pathologies franches, la pratique clinique quotidienne nous confrontait à de grands syndromes, tels les phobies scolaires ou les dysmorphophobies, les éreuthophobies, les états de panique ou d'effroi, qui, pour avoir en commun avec les phobies classiquement décrites l'inhibition motrice et les manifestations d'angoisse diffuse, n'en étaient pas moins des entités étrangères au domaine des phobies classiques. La question du sens de la phobie et des conditions de son émergence se redoublait donc de celle de la légitimité, ou non, de la place de ces singuliers parents et de la nature de leurs liens. Si l'on s'autorisait à inclure, dans cette grande famille, du côté des ancêtres, les syndromes agoraphobiques ou claustrophobiques en la diversité de leurs figures aussi bien que l'hypocondrie, qui est bien de même nature si l'on accepte l'idée que chez l'adolescent, monde interne et monde externe se conjuguent dans l'épaisseur du corps, on pouvait, d'une part, prendre la mesure de l'ampleur des interrogations suspendues à ce symptôme et à sa nécessité à l'adolescence, d'autre part, tenter de dégager les facteurs susceptibles de rendre compte de sa sectorisation ou de son envahissement, de son caractère transitoire ou évolutif, de son pouvoir organisateur ou inhibiteur du fonctionnement psychique.

De la peur à l'angoisse, l'usage de la phobie

Convenons que le changement annoncé de la puberté réserve une expérience initiatique qu'aucun autre éprouvé antérieur n'est susceptible de rendre familière. L'adolescent n'a pas encore créé les représentations qui permettraient de drainer la poussée excitative et l'événement est, en l'absence de figuration, universellement traumatique. Du risque de perdre l'objet à celui de ne pas le retrouver, de la menace d'une « cassure d'histoire »¹, de la peur de l'effondrement et de la folie à l'angoisse de la rencontre de la génitalité, de la

1. Pour reprendre l'expression de Ph. Gutton, in *Le pubertaire*, Paris, PUF, 1992.

crainte de l'implosion du corps infantile sous la pression du pulsionnel à l'effroi de la rencontre dans l'irréversibilité de la sexuation, la question est donc celle des conditions économiques, topiques et dynamiques pour qu'un espace de pensée, d'élaboration soit possible. C'est de l'usage de la fonction phobique, de cette oscillation entre peur, angoisse et peur réinventée que dépend l'existence des conditions minimales d'activité psychique et de subjectivation. Ce postulat implique la réhabilitation de la peur comme expérience fondamentale de l'éprouvé de rupture de continuité et d'existence. L'adolescent en effet fait obstacle à l'élaboration des conflits internes en raison de sa fragilité face à la violence incestueuse de ceux-ci ; l'affect qui en résulte est traité dans le moi sous une forme on ne peut plus raisonnable : « C'est l'autre qui me fait subir ce que je vis. » Le persécuteur étant désigné, il peut être circonscrit voire maîtrisé à l'instar de ce qui se passe dans la peur, expérience modélisante de la phobie. Cependant la peur première, l'effroi ou la panique, aliénant le sujet à l'objet, peuvent aussi faire obstacle à la création de cet écart qui dans la phobie restaure l'espace d'élaboration.

Peur ou angoisse ? La peur, prototype d'une réactivité animale à la menace, figure péjorative du fonctionnement psychique puisqu'elle court-circuite et la capacité de se réfléchir et la qualité de la subjectivation, ne risque-t-elle pas de nous faire nous égarer dans une approche comportementaliste qui exclurait la complexité processuelle des phénomènes d'adolescence ? La peur comme manifestation de sauvegarde et d'autoconservation ou comme phénomène pathologique semble en effet demeurer sans grand intérêt pour l'humain et dont la psychanalyse n'a eu que faire.

Alors pourquoi insister sur la peur puisque de cet éprouvé banal, commun, il n'est plus fait mention dans la structuration du sujet psychique, comme si s'était effacé le fait qu'elle avait fondé *Les études sur l'hystérie* dans la notion de traumatisme, comme si s'était oubliée l'évidence qu'il n'existe aucun texte freudien sur l'angoisse qui ne mentionne l'état originnaire ou conséquent de peur ? « Simple angoisse et pas encore peur », à moins qu'il ne s'agisse de ces « peurs normales » ou de cet « état craintif » que certains enfants apportent avec

eux en naissant ? Or la peur est bien, dans la mémoire de chacun, l'éprouvé premier de la perte des limites, celui de l'effraction du corps, dans un rapport à l'objet où la représentation n'est pas sollicitée puisque la perception lui donne d'emblée son sens. Il paraît donc impossible que cette expérience ne laisse dans la psyché une trace qui ne soit utilisée dans l'après-coup par le sujet.

La psychanalyse a rompu avec la peur, sorte de bassesse de l'esprit comme si l'angoisse était en miroir sa vertu. Cette situation évoque une résistance, un interdit de penser dans ses effets dynamiques, l'expérience probablement la plus ordinaire, peut-être la plus primaire de l'être humain ? On peut imaginer qu'il s'agit d'une nécessité interne que de se prévaloir d'une toute-puissance sur l'objet externe telle que celui-ci en perdrait son incidence menaçante pour la réalité psychique, car la peur est bien un éprouvé de « désubjectivation » qui annule la question de l'inconscient, ce qui s'y éprouve étant justement l'expérience de sa dissolution.

Peurs et angoisses ne diffèrent aucunement en leurs manifestations phénoménologiques¹. Ainsi lorsque Jean Laplanche dit que « la peur est lourde d'angoisse (et que) l'angoisse se lie à la peur »² en insistant sur le fait que, bien qu'il s'agisse d'une problématique d'identification de l'objet persécuteur, de rationalisation, il n'y a pas de clivage qui tienne entre peur et angoisse, on peut le suivre d'autant

1. Cf. J. Delumeau, in *La peur en Occident*, Paris, Fayard, 1978. Outre leur intérêt historique les travaux de cet historien ont le mérite de mettre en évidence une relation certaine entre la peur et la fragilité narcissique. La peur est en effet omniprésente chez tous les êtres et dans toutes les civilisations en ce sens qu'elle est liée aux limites de sécurité d'un sujet ou d'une nation et que celles-ci ne sont jamais absolues. Cependant la peur est ambiguë, elle n'est pas dépendante d'objets ou de situations précis et fixes mais du commerce que l'homme entretient avec certains objets ou certaines situations : elle n'existe que lorsque l'objet ou la situation font surgir la représentation-perception du danger et n'est pas induite *a priori* par la nature réellement dangereuse de l'objet. La peur n'est pas une réaction innée ; ni le jeune enfant ni l'animal né en captivité ne connaissent la peur parce que la notion de danger est une notion acquise, qui passe aussi bien par l'apprentissage d'un répertoire de risques réels que par la transmission de représentations collectives ; la peur n'implique donc pas l'objectivité de la menace.

2. J. Laplanche, *Problématiques*, I : *L'angoisse*, Paris, PUF, 1980, p. 72.

mieux qu'historiquement ces concepts ont couvert des situations identiques, subi les mêmes avatars et ont souvent été amalgamés : l'angoisse « comme peur sans objet » montre à l'évidence que leurs espaces de définition se conjuguent. Cependant, à notre sens, la ligne de démarcation existe et il est, d'un point de vue clinique, nécessaire de la situer, car s'il semble important de donner à la peur (voire à l'effroi ou à la panique) un statut métapsychologique, c'est bien dans la mesure où peur et phobie, panique et évitement, effroi et inhibition ne peuvent couvrir des agencements internes identiques.

La peur suppose un objet identifiable. Assurément, il n'y a pas de peur sans objet, qu'il soit réel, fantasmé ou projeté ; la peur est cet éprouvé du collapsus de la rencontre entre l'objet menaçant et le sujet, ce moment où le sujet s'estombe derrière l'objet, jusqu'à s'anéantir, disparaître. L'éprouvé de peur autorise la circonscription des objets de menace et une délimitation bien sécurisante du bon et du mauvais monde. Cette expérience est source d'apprentissages, elle implique le jugement, elle n'a pas vocation à être refoulée, tout au plus oubliée. La peur n'est pas faite pour durer si l'objet de menace s'éloigne. Elle peut être remémorée mais ne provoque pas pour autant un état de tension interne désagréable ; cependant rappelons que l'expression « mourir de peur » n'est pas seulement une métaphore.

A la différence de l'angoisse, la peur implique un rapport précis à la temporalité. Elle n'existe que dans le temps daté de la rencontre avec l'objet menaçant, temps de la désubjection, temps de la déprise de possession de son histoire sous l'emprise réelle ou hallucinatoire de l'objet. Lorsque l'on côtoie de ces adolescents sinistrés psychiquement par la rencontre d'un objet en apparence anodin, dans l'ici et le maintenant de l'événement, sans anticipation et sans reviviscence de celui-ci, lorsque l'on rencontre de ces pathologies spectaculaires ou sourdes de désorganisation corporelle, de paralysie de la pensée, dans lesquelles le danger n'est plus attendu parce qu'il est là, actuel, présent ou présentifiable, on peut mesurer la différence qualitative de ces moments sans passé et sans futur pensables d'avec les états anxieux en ce sens qu'il n'y a pas d'attente, d'appréhension, mais un court-cir-

cuit du sentiment d'existence, de la continuité narcissique qui peut se traduire dans des symptomatologies somatiques aussi bien que psychiques.

Peur et non pas angoisse, car il s'agit bien de ces « passions » au sens cartésien du terme, de ces états éminemment subis mais dont la matérialité reste éloquente, dans lesquels, pour reprendre l'expression de René Char, « la contre-terreur » se suffit « d'être l'ombre d'un bref compagnon ». Il s'agira ici de la possibilité de création de l'objet narcissique. Peur et non pas angoisse, car ce sont des états immédiatement résolutifs si le moi est étayé, si la mise en mots est possible, si l'événement peut trouver un sens qui ne soit pas confondu avec, ou surdéterminé par ces menaces internes obscures que l'adolescent n'identifie pas encore.

L'angoisse et ses apories

De la peur à l'angoisse : Freud a esquissé les nuances de ce parcours à travers au moins deux théories opposées. Dans « Au-delà du principe de plaisir » la distinction entre effroi, peur, angoisse ouvre le débat : la peur est en quelque sorte une angoisse qui se justifie de la réalité de la menace, de son immédiateté ; l'angoisse est une anticipation de la peur, l'effroi son après-coup. « L'angoisse est incontestablement en relation avec l'attente, elle est angoisse de quelque chose ; elle a pour caractères inhérents l'indétermination et l'absence d'objet ; dans l'usage correct de la langue, son nom lui-même change lorsqu'elle a trouvé un objet et il est remplacé par celui de peur. »¹ Mais dans *Les trois essais* souvenons-nous que : « L'angoisse des enfants n'est rien d'autre à l'origine que l'expression du fait que la personne aimée leur manque. » « Ils ont peur dans l'obscurité parce qu'ils n'y voient pas la personne aimée et s'apaisent s'ils peuvent lui tenir la main dans le noir. »²

Comment l'angoisse pourrait-elle se résoudre en peur dans

1. S. Freud, Au-delà du principe de plaisir, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.

2. S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, « NRF », 1987, p. 167.

la phobie si la peur n'a pas déjà été éprouvée et dépassée ? La transformation a alors valeur économique, contribuant à maintenir l'homéostasie interne ? Ainsi l'angoisse pourrait se définir telle la mémoire de la peur. Une mémoire qui chercherait l'objet ou l'événement menaçant et s'obstinerait à ne point le trouver, car l'angoisse, quelle qu'en soit sa théorie, semble bien ne pas vouloir retrouver sa peur inaugurale. Ce qui fait à l'adolescence l'essence de l'angoisse, qu'elle soit défense, signal ou trop-plein d'excitation, c'est bien de s'opposer à une activité de pensée telle que les « scènes pubertaires »¹ puissent se représenter dans une internalité paisible. L'angoisse est une incapacité de traiter avec les objets internes de peur, de composer avec les représentations dangereuses qui menacent le narcissisme, mais, à la différence de la peur, elle vient témoigner de l'existence du conflit psychique inconscient, et donc du sujet. Il n'y a d'angoisse que du sujet, il n'y a de peur que de l'objet.

La peur est l'éprouvé extemporané que suscite une perception investie d'une potentialité menaçante. C'est ainsi que Freud peut parler des « peurs courantes » ; orage, obscurité, serpents, etc. ; dans l'angoisse il y a toujours une qualité d'anticipation, de tonalité désagréable, un invariant, indépendamment de la nature de la situation. Mais si l'on veut bien se souvenir qu'il n'y a pas de temps dans l'inconscient, cette anticipation, loin d'être un signal, semble être une amorce de réponse à une situation menaçante interne, ponctuelle, et en même temps intemporelle, amorce de réponse qui cependant ne se solutionne que de pouvoir se figurer. La peur s'oppose donc à l'angoisse dans la mesure où, d'une part, elle peut identifier son objet et est essentiellement déclenchée par une perception-représentation datée, d'autre part parce qu'elle ne dure que le temps physique de la rencontre avec l'objet menaçant. La phobie, dans l'entre-deux qui fut son destin² et demeure

1. Expression empruntée à Ph. Gutton, in *Le pubertaire*, op. cit.

2. Entre peur et angoisse, hystérie et obsession, névrose et psychose, mais initialement entre maladies du corps et maladies de l'âme : cf. J. Pigeaud, in *Les maladies de l'âme*, Paris, Les Belles Lettres, 1988, la partie consacrée à l'hydrophobie.

son statut, apparaît alors comme une opération de pensée, de lien entre l'événement et son après-coup dans l'histoire. Si la peur est cet état qui aliène le sujet à l'objet, révélant un impossible écart entre l'identifiant et l'identifié, si l'angoisse est ce destin du sujet subodorant l'existence en lui-même de son pire ennemi, la phobie, métamorphose de l'angoisse en peur, affect déjà éprouvé, réinvention de la peur, vient créditer ce même sujet de son désir d'historiciser son expérience, de penser. Elle témoigne d'une lutte contre l'anéantissement ou la désubjectivation. La phobie donne un sens à ce qui menace le sentiment de sécurité, elle est ce par quoi le sujet métabolise, et l'éprouvé primaire d'effondrement, et l'insistance éprouvante d'une angoisse à la recherche de ses sources et de son véritable objet.

La phobie apparaît ainsi dans toute son utilité comme une procédure qui permet au sujet de traiter l'angoisse en la rationalisant : raison de la déraison, elle donne à l'angoisse un objet et la circonscrit dans l'espace et dans le temps ; il s'agit d'une mesure qui recrée les conditions de la peur — c'est-à-dire d'une désubjectivation — et, en même temps, se donne les moyens (le temps) de l'élaborer.

Simple projection sur un objet externe symbolique, dans ses formes les plus banales, elle se compliquera dans la multiplicité de ses expressions des figures de la maturation pulsionnelle. Si toute phobie se tisse à partir d'une menace d'effondrement, le traitement de celle-ci variera en fonction de la force du moi et de la capacité de celui-ci de composer avec les objets persécuteurs. Il existe un gradient des manifestations phobiques qui dépend du rapport existant entre investissement du moi et investissement d'objet ; mais il apparaît aussi que, même dans ses formes les plus invalidantes, la phobie vient témoigner d'un désir du sujet de maintenir un sentiment de continuité et d'existence qui lui échappe. Ce faisant, le fait phobique est tentative d'élaboration d'un conflit interne, esquisse de mise en sens de ce qui ne peut se supporter sur la scène intérieure, et sa valeur n'est pas négligeable dans un pronostic thérapeutique puisqu'il signe la tentative de maintenir une activité de représentation. Il y a donc lieu de privilégier la fonction constituante et conservatoire de la phobie dans l'édification et

l'investissement du narcissisme, mais simultanément de considérer celle-ci comme la marque souvent précaire, d'un investissement d'objet qui se cherche.

La structure phobique

Le fonctionnement phobique est constitutif de la différenciation moi-objet et de la notion d'altérité. Ce qui est initialement bon ou mauvais est équivalent, respectivement, à ce qui est moi ou autre.

Les acquisitions progressives du moi, sensorielles, perceptives, motrices, contribueront à mettre en place de nouveaux critères d'appréciation de l'origine de la satisfaction¹ et à utiliser des mécanismes plus adaptés pour maintenir ce fonctionnement primitif. Ce qui est originairement du registre de l'hallucination va éprouver son insuffisance et se compliquer des ressources d'un moi de plus en plus différencié, de plus en plus investi puisque plus fonctionnel. Il n'empêche que l'extérieur gardera le triste privilège, avec son représentant objectal, d'être à l'origine du déplaisir, de la privation, de la frustration, de la castration. L'ambivalence de l'objet est une conquête sur cet éprouvé primaire, creuset du narcissisme et de l'investissement du seul objet qui ne soit pas initialement mauvais : c'est le moi et ce qu'il inclut de l'autre non encore perçu comme tel.

Ce qui fera la complexité du fonctionnement phobique, la complexité de plus en plus grande de ses manifestations objectives, c'est l'inadaptation de plus en plus manifeste de la réalité à l'exigence de plaisir du sujet-moi, par exemple quand le jugement se substitue au refoulement, se fait opératoirement défensif ou protecteur du moi, ou encore quand le moi ne peut faire face à la menace de l'objet, à sa haine.

A partir des combinaisons des motions pulsionnelles primaires, le jugement introduit ainsi à la capacité pour le sujet de décider : « De l'inclusion dans le moi ou de l'exclusion hors du moi, qui originairement se produisaient selon le principe de

1. S. Freud, Pulsions et destins des pulsions, in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 38.

plaisir. »¹ Il existera pour l'appareil psychique deux manières de rechercher la satisfaction : l'une est l'hallucination et, plus tardivement, la pensée du rêve ; l'autre est, à partir du jugement, tout ce qui implique non seulement la maîtrise motrice sur le monde externe, mais aussi bien les formes de la pensée qui en assurent la mise en images et en sens, c'est-à-dire les diverses modalités de l'acte psychosomatique.

Le sujet somato-psychique doit se fournir les preuves que l'objet est toujours là, objet de satisfaction du besoin, initialement externe, éprouvé comme interne, subjectif, non réel, et dont le jugement d'existence doit témoigner de la possibilité de le retrouver si la nécessité s'impose. L'épreuve de réalité est condition de l'éprouvé de frustration, mais aussi précondition de la création de l'objet de satisfaction, et ce en raison même de la fonction du jugement d'existence.

Il y aurait donc un mouvement fondamental, premier, du sujet, qui consisterait à entretenir dans son monde interne ou à recréer dans le monde extérieur les conditions qui assurent la permanence de l'objet comme un témoin de sa propre activité psychique, de sa propre existence. Ceci s'articule aux deux « principes » du fonctionnement psychique : l'insuffisance du refoulement garant de l'homéostasie interne ; la fonction spécifique du jugement d'existence (s'assurer qu'un objet perçu peut être retrouvé) dans les moments de déplétion narcissique.

Autrement dit :

Il existe initialement une structure telle que le sujet psychique garde en lui ce qui est propre à la satisfaction de ses besoins et expulse ce qu'il éprouve comme mauvais, et ce, essentiellement dans la perspective d'un éprouvé de cohésion interne suffisant, qui est l'origine du moi.

La fonction du jugement, compliquée des effets du refoulement, introduit une capacité de déplacement, dans le temps (repérage de ce qui est déjà advenu, de ce qui est actuel et de ce qui est passé) et dans l'espace (expérience de différenciation de ce qui lui est propre et de ce qui appartient à l'objet) ;

1. S. Freud, La négation, in *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1981, p. 138.

la structure phobique du fonctionnement psychique se compliquera de ces deux écarts.

- Ce qui est mauvais peut être anticipé et traité comme quelque chose d'actuel.
- Ce qui est mauvais peut n'avoir pas été éprouvé comme tel, mais l'être par contiguïté, proximité, condensation avec l'objet menaçant.
- Ce qui a été perçu comme mauvais peut être déplacé, retrouvé (comme représentation-représentant de la pulsion) ou recréé, réinvesti dans le milieu extérieur, et ce par la pensée ou par l'acte.

Si l'on accorde au jugement, corrélatif en son émergence de celle du principe de réalité, d'alléger la nécessité du refoulement¹, la proposition admet un symétrique : tout jugement non pertinent (c'est-à-dire générateur de conflits internes) induit un correctif refoulant. « Vous pensez qu'il s'agit de ma mère, mais cela n'est pas vrai », implique qu'existe dans le système Ics/Pcs un conflit alimenté par une telle représentation, non acceptable, de la mère. L'objet persécuteur, mauvais, est ainsi expulsé, si l'on peut dire, de manière interne, préservant simultanément dans le système Pcs/Cs la représentation tolérable et gratifiante de la mère. La question de la fonctionnalité phobique se pose donc aux limites de l'opérativité du refoulement.

Cette fonctionnalité phobique sera problématisée à l'adolescence par un autre obstacle, à savoir le changement du principe de réalité : de l'impuissance de l'enfant incestueux à la puissance sexuelle de l'adolescent se déploie un espace dans lequel les repères objectaux acquièrent un autre sens. Ce qui est bon, ou ce qui est mauvais, se recentre sur la représentation et les besoins d'un corps désormais sexué et puissant. Ni l'hallucination ni le rêve ne sont alors fonctionnels au regard du champ incestueux que l'acte rend accessible. L'adolescence duplique ce temps des origines où les mécanismes de défense sont inadéquats. L'objet est dangereux, comme aux temps premiers de l'existence. Fantasmer l'objet

1. Toujours en vertu des principes fondamentaux du fonctionnement psychique qui visent à la constance et à l'inertie ou à l'homéostasie.

incestueux est insupportable, le consommer, dans l'acte sexuel, est mortifère. Entre ces deux alternatives, l'issue provisoire est de protéger le moi.

Notre hypothèse est que la phobie est une structure originelle de la pensée, structure déjà là dont le processus d'adolescence réactualise la nécessité fonctionnelle : son expression témoignera de la capacité du sujet à éprouver le travail pubertaire et ses éventuels achoppements. La phobie de l'adolescent répète dans le langage de la génitalité une problématique aux origines du sujet psychique, où le moi s'édifie sur la dialectique interne/externe, induite par le conflit pulsions/défenses. Il ne s'agit pas seulement d'une affaire interne, d'une triangulation œdipienne à élaborer dans un espace donné pour définitif ; il s'agit de savoir si le narcissisme, désormais privé des étais parentaux, peut supporter le clivage inhérent au travail d'adolescence et résister à la violence des désirs incestueux et parricides, en faisant alliance avec des objets externes.

La phobie a donc une double utilité : restaurer le moi défaillant en créant sur la scène externe l'objet narcissique qui se dérobe ; simultanément, rationaliser la pertinence de cette création contraphobique en désignant l'objet sur lequel se condenseront les représentations persécutrices dans un déplacement qui permettra de maintenir une homéostasie interne tolérable. Ainsi sont investies en fonction des nécessités singulières, individuelles, un objet quelconque, le chat, le cheval, le chien, le corps ou l'une de ses parties, aussi bien que l'espace externe ou même la pensée ; ici émergeront des formations contraphobiques particulières à savoir les formes mêmes de la pensée. La fonction phobique est de réduction de la tension interne de l'excitation du sujet somato-psychique confronté aux objets persécuteurs. Cette fonction cependant implique que soient d'abord restaurés les objets narcissiques défaillants avant que ne puissent se figurer (dans la projection) les objets persécuteurs.

Cette hypothèse convoque l'histoire : isolées à la fin du siècle dernier par la nosographie scientifique, les phobies ont fait l'objet de nombreux travaux. Résistantes à livrer à la psychiatrie l'énigme de leur étiologie aussi bien que celle de leur pronostic évolutif, elles ont été successivement qua-

drillées par des systèmes de classification qui eurent le mérite d'en faire apparaître les nuances phénoménologiques. Leur cadre théorique n'en restait pas moins fort obscur, rigide, et d'une opérativité strictement diagnostique.

Dans le temps même où s'épanouissait cet intérêt nosographique pour les phobies, la psychanalyse en proposait un sens, et leur assignait même une structure : celle de la névrose, et plus précisément celle de l'hystérie d'angoisse. Les mystères d'un tableau clinique phobique devaient ainsi se dissiper. La lumière était faite.

Pourtant, telle ne fut pas l'histoire, telle n'est pas aujourd'hui la réalité. La phobie, d'Emma à l'Homme aux loups en passant par Hans, se dérobe à la théorisation qui l'assigne dans le cadre trop strict des névroses de transfert. Et lorsque Freud cherche (1915) à consolider, voire à justifier ses hypothèses d'un retour à la phylogenèse, nous pensons que, quelle que soit la mythologie des origines, ce retour a une double fonction : il esquivé l'impasse théorique dans laquelle le fourvoient ses résistances à la question du narcissisme, et il métaphorise la question de la constitution du sujet psychique. Peu importe en effet que soit vérifié un jour que l'ontogenèse se calque sur la phylogenèse ou que s'impose l'idée qu'il faut en finir avec celle-ci : ce qui importe, c'est que nous soyons convaincus que Freud, dans ses retours aux débuts de l'histoire de l'humanité, nous parle de la néoténie du petit d'homme, de son impuissance, de la précarité du moi dans un monde hostile, et de l'interactivité des mondes externe et interne¹ dans la constitution de la psyché et dans la mise en place de sa topique. L'état d'inachèvement dans lequel nous sommes mis au monde nous confronte précocement à la peur de l'anéantissement et à la trace de celle-ci.

1) Puisqu'il nous est apparu que Freud avait consigné la phobie entre peur et angoisse, à défaut de pouvoir lui donner

1. Bien que cela ne soit pas ici notre propos, nous voudrions insister sur le fait que les retours de Freud à la phylogenèse doivent être entendus comme le signe d'un intérêt constant pour la fonction des objets externes et la manifestation de son questionnement permanent quant à la fonction du déterminisme social.

un statut univoque, s'imposait la nécessité de tenter de circonscrire son espace propre ; nécessité d'autant plus impérative que l'histoire l'avait aussi insérée dans l'entre-deux : entre les maladies du corps et les maladies de l'âme (Caelius Aurélien et la nosographie préscientifique), entre le somatique et le psychique (Brissaud, Régis et Pitres) ou plus radicalement sur le territoire de la peur (Marrel), avant de coloniser les productions multiples de l'angoisse.

Cependant l'indéfinition de l'espace de la phobie chez Freud n'est pas uniquement affaire de nosologie. Il s'agit bien d'une difficulté à intégrer la problématisation du narcissisme dans une théorie dont l'unité se constitue autour de la polarité sexuelle du développement du sujet ; là où les fantasmes incestueux se laissaient manifestement repérer, il semble qu'il y ait eu résistance à les interroger dans une dialectique qui aurait donné sa place à l'investissement du moi et à la fonction des objets narcissiques (chap. 1).

2) La relecture de Freud, la mise en tension de ses hésitations, de ses contradictions permettaient de proposer une théorisation univoque du symptôme phobique, effet d'une structure déjà là, aux origines du sujet psychique (chap. 2).

3) L'utilité de la structure phobique à l'adolescence contraignait à préciser les référents métapsychologiques de notre réflexion ; essentiellement ici l'argumentation critique du concept clé de séparation-individuation qui ne prétend pas à l'exhaustivité d'une théorie de l'adolescence, mais nourrit notre réflexion de quelques repères (chap. 3).

4) Les illustrations cliniques que nous avons choisies ne peuvent épuiser une exemplarisation des phobies adolescentes. Il y a toujours, dans ce procédé, une perte de substance « historique » qui peut inciter le lecteur à faire du cas clinique l'« exemple type » de la théorisation qu'il était. Nous voudrions donc mettre en garde contre une telle lecture. Nous avons choisi, parmi nos cas cliniques, ceux qui pouvaient être exposés, ceux qui étaient « parlants », ceux qui nous paraissaient prototypiques des registres dans lesquels se sont déployées nos interrogations. La réflexion cli-

*On nous parle d'une pratique
particulière à la marine anglaise.
Tous les cordages de la marine royale,
du plus gros au plus mince,
sont tressés de telle sorte
qu'un fil rouge va d'un bout à l'autre
et qu'on ne peut le détacher
sans tout défaire ;
ce qui permet de reconnaître,
même aux moindres fragments,
qu'ils appartiennent à la couronne.*

GOETHE,
Les Affinités électives.

La collection psychanalytique *Le fil rouge* comprend deux sections : l'une, de caractère général, dirigée par Christian DAVID et Michel de M'UZAN ; l'autre, de psychanalyse et de psychiatrie de l'enfant, dirigée par René DIATKINE, Philippe JEAMMET et Serge LEBOVICI.

Le fil rouge ne s'adresse pas seulement aux spécialistes de la discipline, mais aussi aux lecteurs de plus en plus nombreux qui cherchent dans la psychanalyse le moyen de mieux approfondir maint problème de la vie quotidienne, et de mieux comprendre les diverses images que l'homme d'aujourd'hui est conduit à se faire de lui-même.

On y trouvera des ouvrages appartenant à la période classique, en particulier des traductions de grands textes psychanalytiques mal connus dans notre pays ; des publications étrangères choisies parmi les plus marquantes des dernières années ; enfin des travaux en langue française — de psychanalyse pure ou confinant à d'autres secteurs des sciences humaines — les plus propres à manifester la continuité du « fil rouge » invisible que Freud sut découvrir dans la texture profonde de la vie.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

